



## VALÉRIE TRIERWEILER

## À LIVRE OUVERT

CINQ ANS APRÈS « MERCI POUR CE MOMENT » PARAÎT SON LIVRE « ON SE DONNE DES NOUVELLES ». VALÉRIE TRIERWEILER, SEREINE, ESPIÈGLE, AMOUREUSE, REVIENT AVEC FRANCHISE SUR SA VIE DE JOURNALISTE ET DE FEMME. PAR ALIX GIROD DE L'AIN

**Cinq ans ont passé depuis « Merci pour ce moment »,** le livre dans lequel l'ex-compagne de François Hollande revenait sur leurs neuf années de vie commune et leur point final, ce communiqué de presse de l'Élysée la congédiant en moins de vingt mots. À violence inouïe, succès inouï : plus de 600 000 exemplaires vendus, rien qu'en France, et le soutien de milliers de lectrices et de lecteurs qui, au-delà de la singularité d'une rupture mondialement médiatisée, se sont reconnus dans ces confessions douloureuses mais dignes. Valérie Trierweiler, qui ne se voulait « que » journaliste, est devenue, un peu malgré elle, un personnage public, et fait aujourd'hui le point après la tempête. « On se donne des nouvelles » (éd. Les Arènes) se présente sous la forme originale d'une vingtaine de ses anciens papiers pour « Paris Match », sélectionnés et contextualisés par de longues introductions dans lesquelles elle se livre sur les événements qui l'ont parfois détruite, mais le plus souvent construite. Rencontre avec une femme lumineuse et apaisée.

**ELLE.** « On se donne des nouvelles »... Pourquoi ce titre ? Votre livre n'est pourtant pas un recueil de nouvelles ?

**VALÉRIE TRIERWEILER.** Parce que c'est un peu un « gimmick » chez moi, je conclus souvent mes conversations par cette expression. Et le mot « nouvelles » m'est doux et familier, il me rappelle mes parents qui « regardaient les nouvelles » tous les soirs. Après la sortie de mon roman « Le Secret d'Adèle » (éd. Les Arènes), en 2017, les gens me disaient « Ah, vous voilà ? On n'avait plus de vos nouvelles... », comme si ma vie s'était résumée à une campagne présidentielle et deux ans à l'Élysée. Alors que je suis journaliste à « Paris Match » depuis trente ans. J'y suis entrée à 24 ans, j'en ai 54... C'est presque toute une vie de femme ! Ma plus longue union, c'est avec ce journal !

**ELLE.** Et alors... Comment allez-vous ?

**V.T.** Eh bien, je me sens comme... libérée de mes chaînes ! J'adore toujours mon métier, mes enfants vont bien, j'ai un nouvel amour... Ça va pas mal, donc, et vous ?

**ELLE.** Bien, je vous remercie ! Votre bonne humeur se lit entre les lignes de votre livre, où l'on vous sent parfois facétieuse. Ainsi, le premier portrait que vous intitulez « Mon président » est consacré à... Julien Lauprêtre, le président du Secours populaire, à qui vous rendez un bel hommage. Que vous a-t-il apporté ?

**V.T.** Mais c'est vrai que je l'appelais « mon président » ! Et lui m'appelait « p'tite ». Je l'ai rencontré à l'Élysée en 2012 et nous ne nous sommes plus quittés jusqu'à sa mort, en avril. Julien m'a apporté une forme de réconciliation avec moi-même. J'ai grandi en HLM, et je pense que ma vie à Paris m'avait un peu éloignée de ce monde. Pas de ma famille dont j'ai toujours été très proche, mais en œuvrant pour le Secours populaire, j'ai eu l'occasion de revoir les gens de mon milieu d'origine. Être face à un enfant à qui vous offrez un sandwich parce qu'il a faim, et qui le remet dans son sac pour pouvoir le partager avec sa famille le soir, ça « recentre ». Julien était un grand monsieur, un résistant héroïque, une sorte d'abbé Pierre laïc, toujours tourné vers l'avenir et je trouve qu'on ne lui a pas assez rendu hommage à sa mort. Ouvrir le livre sur lui, c'était une évidence.

**ELLE.** Vous êtes moins amène avec un autre président, François Hollande, que vous n'appellez que « Hollande », et dont vous dites : « Quand cessera-t-il de tout regretter, les plus grandes comme les plus petites décisions ? »

**V.T.** Je le nomme Hollande car quand j'ai commencé à le suivre, au PS, en 1988, je l'appelais comme ça... Je ne suis pas seule à dire que son premier défaut est de ne pas savoir décider. Et quand bien même il a tranché, ça n'est jamais définitif. Même ceux qui le connaissent bien n'arrivent pas à savoir ce qu'il pense et ressent vraiment, il y a dans sa personnalité un verrouillage, une protection. Mais j'ai le sentiment qu'il a envie de revenir. Je crois qu'il ne peut pas vivre sans la politique. Le voir se délecter dans ses séances de signature en dit long... ○ ○ ○



○ ○ ○ ELLE. Une chose m'a frappée dans le livre : votre soulagement quand François Hollande ne se représente pas car vous vous dites : « Ouf, je ne vais plus le voir tous les soirs à la télé. » Avoir un ex surmédiatisé, c'est une torture ?

V.T. C'était surtout pénible, oui, et ça me privait de véritable reconstruction. Mais le soutien de tant de femmes, de tous âges, de toutes professions, de tous milieux, de la grand-mère très chic à la jeune femme voilée, qui m'ont dit « Moi aussi j'ai été détruite par une rupture » m'a fait chaud au cœur.

ELLE. En cinq ans, les choses ont heureusement changé... Vous évoquez votre nouveau compagnon, Romain Magellan, un des dédicataires de votre livre, dont vous dites : « Il n'est pas président mais il préside mon cœur. » On sait que c'est un ex-rugbyman et que vous avez fait un raid humanitaire en Laponie – entre autres – pour l'impressionner mais on veut en savoir plus.

V.T. J'ai fait sa connaissance il y a deux ans et demi à l'anniversaire d'une jeune fille atteinte de leucodystrophie, Solenne, que j'ai rencontrée à l'Élysée grâce à l'association ELA. Je la vois régulièrement depuis sept ans et, pour ses 17 ans, on m'a dit que son parrain de l'association serait là. À Romain, on avait juste précisé : « Il y aura une dame. » Et la dame, c'était moi ! Il est arrivé, il ne savait pas du tout qui j'étais et moi je l'ai trouvé exceptionnel de gentillesse et de naturel avec Solenne. Ça se voit tout de suite quand les gens sont gênés ou

“  
**J'AI BEAUCOUP D'ESTIME POUR  
BRIGITTE MACRON. LES ATTAQUES  
DU PRÉSIDENT BRÉSILIEN  
ET DE SON MINISTRE SONT  
IGNOBLES. JE LUI AI TÉMOIGNÉ  
MA SOLIDARITÉ.**  
”

pas sincères... On a pris un café, je lui ai offert mon livre « Le Secret d'Adèle », qui venait de sortir, bon, là, il a compris et nous avons commencé à nous voir, mais tout en douceur. Un peu parce qu'il a huit ans de moins que moi, beaucoup parce que j'avais du mal à faire confiance à un homme à cette époque. En plus, il n'était pas libre, et je ne voulais pas faire vivre à une femme ce que j'avais vécu : se prendre la une d'un tabloïd dans la figure ! C'est pourquoi il a fait les choses dans l'ordre. Nous avons pris notre temps parce que nous savions que c'était une véritable histoire. Romain m'apporte tant ! Entre autres, il m'a fait découvrir les valeurs du rugby : le respect de l'adversaire, la loyauté, le courage... le contraire de la politique. Mes fils le connaissent et l'adorent, je me demande même s'ils ne préfèrent pas le voir lui... que moi !

ELLE. Pour continuer sur le terrain des hommes qui ont marqué votre vie, il y a un chapitre très touchant sur Jacques Chirac, dont vous ne partagez pourtant pas les idées politiques...

V.T. J'ai eu un déclic en 1996, en suivant Chirac lors d'un voyage à Auschwitz où il a été formidable. Soudain, j'ai oublié « facho Chirac », comme on le surnommait avant. Mon père est mort lorsque j'avais 20 ans, après une vie difficile, car il était handicapé et n'a jamais pu travailler. Il était né la même année que le président et lui ressemblait physiquement. Il était si beau ! Leurs visages se sont comme superposés dans mon imaginaire, je me suis mise à penser à ce qu'aurait pu être sa vie s'il n'avait pas été aussi abîmé. J'observais avec attention et envie la proximité de Claude Chirac avec Jacques, je m'imaginai à sa place... À mes yeux, et même si je ne partageais pas ses idées, Chirac a incarné une sorte de père de la nation, ce qu'aucun président n'a plus été après...

ELLE. Passons aux femmes : vous expliquez avoir proposé d'interviewer Ségolène Royal, sans succès, pour les 70 ans de « Paris Match ». Vous écrivez : « J'ai du respect pour son parcours politique, pour la combattante qu'elle est. Et je sais quelle mère elle est »... Vous cherchiez une réconciliation ?

V.T. Un apaisement, au moins ! Je comprends qu'elle ait refusé cette interview, mais pour moi, la lui demander était une façon de dire que les pages sont tournées. Je connais Ségolène Royal depuis très longtemps et je l'aimais bien avant. On s'est affrontées le fer au cœur. Mais je n'oublie pas qu'elle est la seule femme à être arrivée au second tour d'une présidentielle... à part Marine Le Pen, que ma mémoire a tendance à zapper... Je cherchais une figure pour incarner le combat féministe et son nom m'a semblé pertinent. Je n'ai pas trouvé de personnalité aussi rassembleuse sur ce thème-là.

ELLE. Vous décrivez-vous comme féministe ?

V.T. Bien sûr ! À condition qu'on s'entende sur le sens du mot. Je suis pour l'égalité des droits, pas pour l'égalité tout court. Hommes et femmes seront toujours différents sur certaines choses. J'ai salué l'arrivée de #MeToo, mais je ne veux pas qu'on fasse passer tous les hommes pour des porcs. Un peu de séduction, dans les rapports humains, ne me semble pas si grave.

ELLE. Vous racontez votre déception en rencontrant Michelle Obama ?

V.T. Ce n'est pas vraiment elle qui m'a déçue, mais plutôt le formatage médiatique de la tournée de promotion pour son livre. Tout était payant et exorbitant. J'ai osé rêver l'emmener au Secours populaire mais il n'a même pas été possible de la saluer ! Et je regrette que, pendant le mandat de son mari, elle ait si peu fait pour les jeunes filles africaines. C'était vraiment America First...

ELLE. En revanche, vous dites avoir été très bien reçue par Brigitte Macron...

V.T. J'ai de l'estime pour elle, comme j'en ai pour Bernadette Chirac, Carla Bruni-Sarkozy, et bien sûr pour Danielle Mitterrand, qui était un vrai modèle pour moi. Brigitte Macron a répondu présente quand je lui ai demandé de recevoir une classe d'enfants défavorisés de la

Meuse. Elle est restée une heure avec eux. Je l'ai entendue parler politique à la radio, j'ai vu qu'elle était allée déjeuner avec des élus et je me suis dit que si j'avais fait ça, j'aurais été décapitée ! Bref... je trouve qu'elle se débrouille plutôt bien, dans un contexte difficile. Les attaques du président brésilien et de son ministre des Finances sont ignobles. Nous avons échangé quelques messages à ce moment-là, je tenais à lui témoigner ma solidarité.

**ELLE. Vous parlez souvent de la violence du monde politique pour les femmes...**

V.T. Pendant la campagne de 2012, puis à l'Élysée, j'ai senti cette violence presque physiquement. J'admire d'ailleurs celles qui y vont, c'est tellement macho, encore aujourd'hui ! Je constate que toute une génération d'espérances politiques a jeté l'éponge. Sous Jospin, il y avait davantage de femmes de 35-45 ans en pointe : les Royal, Aubry, Taubira, Guigou, etc. Après elles... Rama Yade, NKM, Delphine Batho, elles sont toutes parties ! Il reste Anne Hidalgo qui fait preuve de courage. Chez Macron, aujourd'hui, il n'y a guère que Marlène Schiappa, dans cette catégorie... Je n'ai pas l'impression qu'il y ait eu un progrès de ce point de vue là.

**ELLE. Vous dites avoir un rapport compliqué aux réseaux sociaux : « Il m'arrive de sombrer dans le narcissisme quand je publie sur Instagram »... Pourquoi le faire alors ?**

V.T. Ah, c'est un vrai sujet ! J'ai parfois du mal avec mon image, peut-être parce qu'elle a été beaucoup volée à une époque. Et le temps qui passe est... compliqué pour moi. Parfois, se regarder dans le miroir, c'est dur ! Alors, quand je tombe sur une photo sur laquelle je me trouve potable, je suis tentée de la poster. Surtout si je suis avec Romain, l'amour transfigure... Mais je sais combien les réseaux sociaux volent notre temps, donc j'ai mis un chronomètre pour ne pas dépasser 30 minutes par jour. Dès que je dépasse, j'ai un grand rond sur mon écran. Ça calme ! (Rires.) Mais arrêter complètement Instagram et Twitter, je n'y suis pas prête. J'y trouve une vraie source d'information et, dans mon cas, ça a remplacé la télé.

**ELLE. Si vous deviez faire un bilan de ces cinq dernières années, quel serait-il ?**

V.T. Je pense que je me suis adoucie. Quand j'étais dans l'œil du



cyclone, j'étais très blessée à l'idée qu'on me prenne pour quelqu'un d'autre. On me faisait littéralement passer pour une folle, une hystérique, c'était archi-violent. Maintenant, j'ai appris à tenir à distance les choses que je prenais trop à cœur. J'ai compris qu'on n'a qu'une vie, et il faut vivre ce qu'on a envie de vivre, sans attendre. L'Élysée a été une parenthèse très difficile car elle m'a confisqué mon indépendance et a anesthésié mon instinct. Or, la liberté, c'est le seul fil conducteur qui doit mener une vie ! Et la liberté n'empêche pas d'aimer. ■

« ON SE DONNE DES NOUVELLES », de Valérie Trierweiler (éd. Les Arènes), est sorti le 18 septembre.